

*Le Canard.*

Montréal, 1 Octobre 1881.

manger de trois mois, et vécurent simplement de l'air du temps, à la façon des caméléons.

Environ deux mois après que j'eus rendu cet éblouissant service aux assiégés, je me trouvais à déjeuner avec le général Elliot, quand tout à coup une bombe — je n'avais pas eu le temps d'envoyer les mortiers de l'ennemi rejoindre ses canons — pénétra dans la chambre et tomba sur la table. Le général fit ce qu'aurait fait tout le monde en pareil cas, il sortit immédiatement de la salle.

Moi, je saisis la bombe, avant qu'elle n'écœlata, et la portai au sommet du rocher. De cet observatoire j'aperçus sur une falaise, non loin du camp ennemi, un grand rassemblement de gens, mais je ne pouvais distinguer à l'œil ce qu'ils faisaient. Je pris mon télescope, et je reconnus que c'était l'ennemi qui, ayant arrêté deux des nôtres, s'appropriait à les pendre en qualité d'espions.

La distance était trop grande pour qu'il fut possible de lancer avec succès la bombe à la main. Heureusement je me souvins que j'avais dans ma poche la fronde dont David se servit si avantageusement contre le géant Goliath.

J'y plaçai ma bombe et la projetai au milieu du rassemblement. En touchant terre, elle écœlata, et tous les assistants, à l'exception des deux officiers anglais, qui, pour leur bonheur, étaient déjà pendus : un écolat sauta contre le pied de la potence et la fit tomber.

Nos deux amis, dès qu'ils se sentirent sur la terre ferme, cherchèrent à s'expliquer ce singulier événement, et voyant les gardes, les bourreaux et toute l'assistance occupés à mourir, ils se débarrassèrent réciproquement de l'incommode oratoire qui leur serrait le col, coururent au rivage, sautèrent dans une barque espagnole, et se firent conduire à nos vaisseaux par les deux bateliers qui s'y trouvaient.

(A continuer.)

Mot de buveur :

Quand mon verre est plein, je le vide, et quand il est vide, je le plains.

Un couple bohème, la nuit.

L'époux se réveille subitement, ayant au front une sueur froide.

— Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu !

— Qu'est-ce que tu as ? demand l'épouse inquiète.

— J'ai rêvé que je travaillais.

— Voyons, dit doucement la femme à quels excès cachés te livres-tu donc pour que ton sommeil soit ainsi troublé par des cauchemars contre nature !

Madame X... a pris une nouvelle bonne qui arrive directement de l'Arrouche.

Dernièrement elle la trouve assise dans la cuisine, le dos tourné à la porte, elle s'approche :

— Comment, ma fille, vous vous lavez les pieds dans la soupière...

— Qu'est-ce que ça fait, madame, je la rincrai après...

La scène se passe à un bureau de poste ;

Une femme de chambre demande à un employé :

— Monsieur, auriez-vous une lettre pour mademoiselle Joséphine Bouchard

— Poste restant ?

— Oh ! non, monsieur, elle est catholique.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Spencer, Mass., est autorisé à prendre des abonnements, et en collecter le montant.

A. FILIATREAU & C<sup>ie</sup>.

Editeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse.

Boite 345.

Notre Feuilleton.

Depuis que nous avons commencé la publication de notre nouveau feuilleton, *Les Aventures du Baron de Blumchenhausen*, nous avons chaque semaine augmenté notre tirage ordinaire, afin de pouvoir fournir à tous les nouveaux abonnés les numéros sur lesquels a paru le commencement de ce récit fantastique. Ces numéros seront donnés gratis à tous ceux qui nous enverront le prix de leur abonnement pour un an.

A nos lecteurs.

Le numéro d'aujourd'hui est le premier de la cinquième année d'existence du *Canard*. Nous profitons de cette occasion pour remercier nos lecteurs de l'encouragement qu'ils n'ont cessé de nous accorder depuis que nous sommes devenus propriétaires de ce journal.

Dans certains quartiers, c'est un principe admis qu'un journal, pour être bien fait, doit nécessairement imiter la *Minerve* ou la *Patrie*, suivant le cas, et que ces deux journaux modèles doivent prendre le ton des feuilles publiées en langue anglaise. Or, le *Canard* n'est pas un journal conservateur, parce qu'il trouve les conservateurs trop libéraux ; il n'est pas libéral, parce que les libéraux sont trop conservateurs, de sorte que nous en sommes réduits à n'imiter personne, ce qui nous dispense de faire bien des bévues. Ainsi, aujourd'hui, si nous voulions singer nos grands confrères, nous pourrions nous vanter d'avoir retardé la fin du monde, effarouché la comète, empêché le commencement de s'implanter dans le pays, et fait disparaître toute possibilité pour Joe Beef de devenir premier ministre à Ottawa. Nous n'en ferons rien. Nous voulons être modestes. D'ailleurs nous avons fondé une société d'admiration mutuelle dont les membres se chargent de nous faire mousser, et nous arriverons sans être obligé de nous vanter nous-mêmes. Comme le juste péché sept fois le jour, et que le *Canard* a soif de justice, il peut se faire qu'il ait quelques pécadilles sur la conscience. Confiants dans le zèle de nos ennemis pour faire connaître nos défauts, nous ne parlerons pas plus de nos fautes que de nos bonnes actions. Seulement, nous croyons devoir rappeler à public une partie de ce que nous n'avons pas fait. Mérite négatif, direz-vous peut-être. C'est égal, nous maintenons que, dans le journalisme, c'est déjà beaucoup que de savoir se taire à propos. Il va sans dire que notre examen de conscience ne remonte pas au-delà du 7 mai, date

du premier numéro publié par les propriétaires actuels :

1o Nous n'avons jamais dit que l'école de médecine obtiendrait gain de cause à Rome contre l'Université Laval.

2o Nous n'avons jamais lancé d'anathèmes contre ceux qui ont combattu l'établissement à Montréal de la succursale de cette Université.

3o Nous n'avons pas tenu nos lecteurs au courant de la quantité, de la couleur, de l'odeur et du goût des humeurs sorties de la blessure du malheureux Garfield.

4o Les courses à la rame nous ont laissés froids.

5o Nous n'avons pas parlé une seule fois des pieds de Thibault.

6o Nous ne nous sommes pas aplatis devant les puissants.

7o Le voyage de M. Sénécal en Europe ne nous a pas attaché une seule plainte, et nous n'étions pas à Hochelaga lorsqu'on lui a tiré une fusée à son retour.

8o Nous n'avons pas proclamé Fréchetto le plus grand poète et le plus grand sculpteur de l'univers. En revanche, nous n'avons pas cherché à rabaisser son mérite. Nous ne le jalousons pas, et cela s'explique par la supériorité des chansons du *Canard* sur les "Fleurs Boréales."

9o Nous n'avons jamais fait de chantage, et nul homme n'a pu se servir du journal pour satisfaire ses rancunes personnelles.

10o Nous n'avons pas prêché la discipline de parti.

11o Nous n'avons pas parlé de notre circulation, bien qu'elle soit au moins deux fois aussi considérable que celle des journaux qui ont fait tant de tapage.

12o Nous n'avons pas entrete nu nos lecteurs des scènes dégoûtantes auxquelles a donné lieu la guerre dirigée contre la prostitution dans la *Cité du Bien*.

13o Nous n'avons pas publié de dépêches télégraphiques aussi assomantes que stupides.

14o Nous n'avons pas prêté à un peuple ultra-loyal la loyauté qu'il doit à la couronne britannique.

15o Nous n'avons pas reproché à nos compatriotes de ne pas avoir négligé leurs affaires dans le but d'obtenir l'insigne honneur d'aller se pavaner à Wimbledon en habit couleur de homard bouilli, pour d'assister au grand parti de tir donné par les anglais. Dans notre pays, on n'a pas besoin de carabines pour assister à un parti de tir.

16o Nous n'avons pas reproduit d'articles de l'*Univers*.

17o Nous n'avons pas prédit la chute de Gambetta, ni l'avènement de Henri V au trône de France.

18o Nous n'avons pas accusé de paresse, d'ivrognerie, d'incouduite et de manque de patriotisme nos frères émigrés aux États-Unis.

19o Nous n'avons jamais eu assez pou de cœur pour attribuer à nos compatriotes des défauts qu'ils n'ont pas. C'est très mal de médire contre sa propre nationalité, mais il faut être bien vil pour la calomnier.

20o Nous n'avons jamais exprimé une idée pour la seule raison que cette idée avait été mille fois rebattue par ceux qui n'ont rien appris, rien oublié, depuis cinquante ans.

21o Nous n'avons écrit que ce que nous avons jugé à propos d'écrire, dans l'intérêt de nos lecteurs, et nous

ne nous sommes pas occupés du qu'en-dira-t-on.

22o Nous n'avons pas abusé de l'immense influence que le *Canard* exerce sur les chefs politiques pour les forcer à accorder des sinécures à nos amis.

23 Et nous n'avons fait aucun tort à personne.

Il faudrait plusieurs volumes pour raconter tout ce que nous n'avons pas fait. Nous espérons que nos lecteurs nous sauront grés des efforts que nous faisons pour ne rien faire... d'inconvenant, et qu'ils sauront apprécier à leur juste valeur les prodiges que notre profond génie accomplit journellement pour la plus grande gloire des lettres canadiennes.

Le jour d'mon mariage.

AIR : — *Annette et puis Lubin.*

La fille au gros Gustin,  
Cette grande Julie  
Que j'aime à la folie  
Est à moi d'puis c'matin.  
Je l'dis sans hyperbole,  
De plaisir mon cœur vole ;  
Il danse la carmagnole  
Sous mon gilet d'satin.

C'est aujourd'hui le jour d'mon mariage  
J'suis si bien mis que les boll' du village  
Veul' s'm'arracher. J'n'en dis pas d'avantage :

On a des mœurs, et puis l'on est époux.

Quoiqu'il soit doux  
D'faire des jaloux,  
Contentons-nous  
D'être heureux en ménage.

Fallait bien inviter,  
Pour venir à not' nocce,  
La femme du su canne bossé (1)  
Et l'arrangeux d'méquier.  
Les oûiveurs, les oûiveuses,  
Les spineurs, les spineuses,  
Les dâseurs, les spouleuses (2)  
Viendront après souper.

C'est aujourd'hui, etc.

Un grand Amérinquain  
Qui danse avec ma femme  
Trébutche et dit : Goddame !  
Moi j'saisis c't'égrefin,  
Je lui flanqu' par la tête  
Un coup d'poing, que j'rôpète,  
Et j'lui crie à tue-tête :  
N'sais-tu pas, grand coquin,  
Qu'est aujourd'hui, etc.

Alors le bacchanal  
Redoublant de furie,  
Tandis qu'on s'injurie,  
Ma femm' veut s'trouver mal.  
Je m'empresse autour d'elle,  
J'la chéris, je l'appelle ;  
Un regard de sa prunelle  
M'dit qu'il faut quitter l'bal.  
C'est aujourd'hui, etc.

Ne vous mariez pas,  
Surtout l'jour de vos nocces,  
Si vous craignez les bosses,  
Évitez les faux pas ;  
Fuyez l'aventurière,  
Et la femme légère,  
Ou ploine de mystère,  
Qui n'vent plus d'ces lits bas.  
C'est aujourd'hui, etc.

(1) Second boss.

(2) Ceux qui ne comprennent pas ces balangoires-là n'ont qu'à aller travailler trois ou quatre mois dans les manufactures américaines. Ils, ou elles, comprendront à leur retour.